

# **Premiers Chapitres**

## **Recueil de textes écrits en marge de l'atelier durant la saison 2024-2025**

Quatre participantes de l'atelier d'écriture animé par Patrice Russo ont relevé le défi - un peu fou, audacieux, mais somme toute plaisant - d'écrire chacune et donner à lire, via la présente publique sur le site internet d'UTL, l'ébauche d'un « premier chapitre ».

Premier chapitre d'un roman imaginaire, rêvé, projeté ou élaboré secrètement, hypothétique ou destiné à demeurer à l'état d'esquisse, dans les limbes d'un processus créatif éternellement en chantier.

Chacun de ces « premiers chapitres » est précédé d'un résumé du roman dont il constitue l'ouverture et parfois d'un déroulé des chapitres suivants restant à écrire, peut-être...

\* \* \*

Rififi à Mexico .....	- 2 -
Louise .....	- 4 -
De Poznan à Périgueux : l'odyssée des ombres .....	- 8 -
Joséphine Capitaine, grandeur et misère d'une femme ordinaire .....	- 18 -

# Rififi à Mexico

## ***Résumé du roman en chantier :***

*Une nouvelle histoire à suspense du sémillant tueur à gages. Antonio Cuzco déjouera-t-il, à Mexico, tous les pièges tendus par un gang de narcotrafiquants pour le faire chuter ?*

\*

Antonio Cuzco, tueur à gages, se dirige vers Mexico.

Le paysage est baigné d'un soleil de plomb, la route droite monotone, agrémentée de part et d'autre de hauts cactus paraissant avoir beaucoup vécu sous cette chaleur torride.

Enfin, il aperçoit au loin sur les hauts plateaux les pyramides mayas et aztèques de Teotihuacán qui annoncent le nord de Mexico. Il a peur, se sent seul et s'arme de patience pour traverser cette dernière bourgade mexicaine poussiéreuse, grouillante, encombrée, avant d'atteindre sa destination finale d'aujourd'hui, sa nouvelle cache.

Mais voici que le trafic ralentit de façon anormale. Antonio se dit qu'il doit agir vite. Au dernier moment, il change de direction, la voiture plonge dans une des ruelles perpendiculaires du village. Il évite un camion lancé à toute allure dans sa direction. Il entend alors le sifflement de balles ricochant sur les murs des maisons de la ruelle ainsi que sur la carrosserie de sa voiture.

Jusqu'où, jusqu'à quand durera cette traque ? Pourquoi avoir accepté cette délicate mission ? N'a-t-il pas présumé de sa force actuelle ?

Il ressent de la peur et du dégoût. Pourtant ces sentiments ne sont pas habituels chez lui, dans ce genre de situation.

Il s'est dit que c'était sa dernière mission. « Je fais cela pour l'argent puis je disparaïs ». Mais là, aujourd'hui, il se demande si ce « contrat » n'est pas de trop.

Il s'est lancé dans cette aventure pour récupérer la fille de son ami Alfredo. Cet enfant de neuf ans, kidnappée il y a 48 heures par un gang de narcotrafiquants, doit être morte de peur.

Que lui ont-ils déjà fait subir ?

Antonio sait que le temps presse et il n'aime pas être stressé lors de l'exécution de ses contrats. Il a déjà une petite idée, selon les dires d'un de ses indicateurs, de l'endroit où se trouve le gang.

Il faut faire vite et retrouver vivante Maria, avant qu'il ne soit trop tard. Retrouver à tout prix ces criminels et les mettre hors d'état de nuire.

Mais ce stress le mine. Cette fois, il a vraiment envie de décrocher. Toute cette adrénaline encombre son esprit au lieu de le stimuler.

En plus, il aimerait vraiment sauver la petite Maria et par la même occasion récupérer l'argent amassé par le gang, et fuir au plus vite ce pays gangrené par la violence et la corruption.

**C.S.**

\* \* \*

# Louise

## **Résumé du roman en chantier :**

*J'ai bien connu Louise : sa grande réserve, son apparente fragilité. Pourtant dès qu'elle arrivait quelque part, on la remarquait : son port de tête, son regard pénétrant et vif faisant rapidement le tour du lieu. Une réelle présence dont elle n'avait pas conscience. Je vous invite à la suivre. Comprendra-t-elle les signes envoyés ? Osera-t-elle faire confiance ? S'ouvrir à la vie ?*

\*

« A peine dix-sept heure trente et déjà presque la nuit », se disait Louise en descendant du bus qui la ramenait du centre-ville en cette fin d'après-midi brumeuse de novembre.

Au loin la Cité universitaire où elle allait retrouver la petite chambre qu'elle aimait : ses livres, sa musique, son calme, sa solitude aussi. Une solitude choisie.

Elle marchait lentement, serrant sous le bras son acquisition de l'après-midi : le dernier Brel qu'elle convoitait depuis longtemps.

Elle imaginait déjà le bonheur à venir ! Poser le disque sur la platine et allongée sur le lit, les yeux fermés, se laisser emporter par la poésie des mots, l'énergie du chanteur.

Pourtant elle se sentait un peu bizarre ce soir. D'où venait cette légère amertume ? Elle avait pourtant choisi de rester ici ce week-end pour utiliser son samedi à sa guise.

Chez le disquaire sa commande l'attendait.

Elle avait poussé la porte de la grande librairie qui venait d'ouvrir et trouvé en livre de poche le titre de Colette qu'elle cherchait.

Comme elle le voulait, elle avait traîné dans les Nouvelles Galeries, regardé la collection d'hiver.

Alors quoi ?

Oh ! Elle savait très bien ce qui arrivait !

Aux Nouvelles Galeries, comme souvent, elle avait encaissé une déception ! Mais aujourd'hui, sa déception frisait l'humiliation.

Pourquoi essayer cette robe de la nouvelle collection ? Elle savait au fond d'elle-même, qu'une fois encore, elle ne réussirait pas à remonter en entier le fermeture éclair ! Au mieux, cette coupe la « boudinerait » !!!

Et cette vendeuse, moqueuse, ironique. A peine plus âgée qu'elle ! Mais mince, maquillée, élégante, sûre d'elle ...

« Mademoiselle, nous ne faisons pas votre taille dans ce modèle... quelque chose dans le rayon Grande Taille, peut-être ? » La garce !

Louise avait laissé la robe dans la cabine d'essayage. Elle était ressortie le cœur gros et les larmes aux yeux. Difficile de ne pas entrer dans le moule social, les diktats de la mode ...

Certes, la musique, la lecture, les études l'aidaient à panser sa peine, ses frustrations. Elle tentait souvent de faire semblant, de sourire, de donner le change, mais le mal-être n'était jamais loin. Elle n'avait pas toujours la force de faire bonne figure.

Tout en revivant intérieurement l'incident de l'essayage, ses pas l'avait menée devant la porte d'entrée de la résidence.

De la lumière dans la chambre de Jane. Elle aussi était restée ce week-end. Elle passerait la voir.

Personne dans le hall. Elle monta dans l'ascenseur qui arriva vite au deuxième étage.

En sortant de la cabine, elle se trouva nez à nez avec Jane !

- Louise, je te cherchais ! As-tu vu l'affiche dans le hall ?

- Non, je n'ai rien vu, Je n'ai pas fait attention, je t'avoue ...

- Oh, ce n'est pas la grande forme ! Pourtant je vois que tu as acheté le disque ! Alors quoi ?

- Rien de grave. Je te raconterai.

- Puisque tu n'as rien vu, voilà : Ce soir le foyer des Jeunes Travailleurs d'à côté organise la projection d'un film de Truffaut, suivi d'un débat puis d'un buffet. Moi ça me tente bien. J'en ai un peu marre de rédiger mon mémoire. J'ai besoin de changer d'air, de voir des gens. J'ai envie d'y aller et tu vas venir avec moi, car je devine que tu rumines une déception. Non ?

- C'est vrai, je n'ai pas trop le moral. Tu as dit qu'il s'agissait d'un film de Truffaut ? On en avait parlé d'ailleurs. Tu crois vraiment qu'on tente le coup ? Mais qu'est-ce que je vais mettre ?

- Oh ! Louise ! Arrête ! Tu es très bien comme ça ! J'adore ton pull. Il est très original et te donne bonne mine ! Allez, va poser tes achats et viens me retrouver dans ma chambre. Je nous fais du thé.

Nous avons juste le temps de discuter un peu avant de partir à la soirée. Cela va nous faire du bien !

Un film dont elle avait entendu parler. Des discussions après la projection : même si elle prenait rarement la parole, elle aimait ces échanges qui la faisaient réfléchir, apprendre et découvrir de nouveaux points de vue

« Après tout, pourquoi pas ? », se dit Louise.

En pensée, elle remercia Jane ! Elle savait combien son amitié et sa joie de vivre lui étaient précieuses. Jane, la discrète, la sensible qui savait la bousculer, l'encourager quand elle devinait son mal-être, sa tristesse.

Quelle chance elle avait de la connaître !

Arrivée chez elle, elle posa ses affaires, passa dans la salle de bain, changea de chaussures.

Son amertume s'estompait et elle retrouvait un visage serein. Louise était prête.

Elle commençait déjà à imaginer la soirée : Y aurait-il du monde ? Des gens qu'elle connaissait ? Ferait-elle de belles rencontres ?

Elle se sentait presque impatiente quand elle ferma sa porte et rejoignit Jane dans sa chambre pour boire le thé.

***D.L.C.***

\* \* \*

# De Poznan à Périgueux : l'odyssée des ombres

## **Résumé du roman en chantier :**

*Las de tenter de survivre dans la Pologne des années vingt, Henryk décide de fuir vers la France. Les idéaux de la République incarnent alors pour beaucoup de juifs polonais comme lui, la promesse d'une société égalitaire où ils pourront construire un avenir pour eux et leurs familles. Son parcours, c'est l'odyssée d'un homme ordinaire ballotté dans les tourments de la grande Histoire qui le mettront souvent à terre. La camaraderie, l'amour, la famille l'inciteront à toujours rester debout alors même que « la vague brune » s'apprête à déferler sur le monde.*

## **Déroulé :**

*1921 – Départ de Pologne (chapitre 1) - Strasbourg : vie quotidienne dans la communauté polonaise (chap. 2) - Evacuation vers Périgueux (chap. 3) - Vie quotidienne dans la France Libre (chap. 4) - 1942 : dénonciation, départ de Périgueux vers la campagne (chap. 5) - 1944 : Arrivée de la division Brehmer à Excideuil (chap. 6) - Exactions de la division Brehmer – fuite – résistance (chap. 7) - Libération de Périgueux – Rester ou partir ? (chap.8) - 2009 Excideuil : quelqu'un à la porte (chap. 9).*

\*

Père, mère, grand-mère, grand-père, oncles, tantes, neveux, nièces, frères, sœurs, fils, filles. Polonais. Juifs. Un jour, la mort viendra te chercher, toi aussi. Tu sentiras son souffle te frôler le cou, comme une aile. Ses doigts se poseront un à un sur ta gorge, puis, elle ouvrira en grand ses mâchoires, t'engloutira pour toujours.

Ils étaient une petite quinzaine d'hommes, jeunes, vigoureux, entre vingt et quarante ans, marchant en direction de Poznan. Ils étaient vêtus du même pantalon rapiécé, la même veste informe, une casquette vissée sur la tête. Josef, Aleksy, David, Jan, Wiktor, Chaim, Henryk. Ils étaient partis à pied, de villages au Sud de Poznan. Ils cheminaient depuis plusieurs jours, avec l'idée de prendre le train à destination de la France. Celle-ci, en ruines, après la Première Guerre mondiale, avait besoin de bras, et proposait aux ressortissants polonais, réputés qualifiés dans ces domaines, des contrats d'embauchage, soit dans les mines de charbon ou de potasse, soit dans les fermes. Henryk, vingt-deux ans, taille moyenne, regard bleu intense, n'avait pas les qualifications nécessaires. Sans contrat de travail officiel, il traverserait les frontières clandestinement. Dans son village, il était ébéniste. Henryk était attendu chez sa sœur qui lui proposait de venir travailler dans la pension de famille qu'elle tenait avec son mari à Strasbourg, le temps de se retourner. Père de famille, il avait dû convaincre sa femme de le laisser partir. « Qu'y a-t-il pour nous, ici, juifs de Pologne ? disait-il. La misère et l'effroi. Laisse-moi tenter ma chance. Je suis jeune. Je nous construirai une belle vie. Ici, dans ce pays où l'on tue les Juifs, nous n'aurons jamais d'avenir. »

La troupe abordait maintenant une zone dégagée, marécageuse, qui s'étendait sur quelques kilomètres, avant de laisser place à une large forêt non loin de la frontière. Le soleil qui se levait tout juste, s'apprêtait à faire vaciller l'aube vers le jour. Le long hiver polonais touchait à sa fin. La campagne, gelée pendant des mois, reprenait lentement vie. Les compagnons avançaient vite, se sentant vulnérables, le long de ce sentier dénué de végétation et qui longeait un lac infini. Une brume légère

et laiteuse s'échappait de la surface, absorbait les couleurs, produisant un paysage en noir et blanc. Une bourrasque soudaine fit frémir les roseaux qui bordaient le lac. De lourds oiseaux grisâtres s'arrachèrent des rives et survolèrent pesamment la surface de l'eau. La respiration des marcheurs, les mécanismes de leurs corps, semblaient amplifiés en sons démesurés, tant la quiétude de ce petit matin était grande. Le groupe, pressé d'être caché par les arbres, avançait sans parler, chacun conforté par la présence de l'autre, individuel et commun à la fois, en mouvance, tendus vers le même but : quitter ce pays de souffrance. Leur souffle régulier, leurs pas qui froissaient les feuilles, le craquement des brindilles, leur fuite, moins qu'un murmure, mais qu'ils voulaient plus inaudible encore. Ils risquaient leurs vies, à la merci des factions armées qui continuaient de sillonner la région, traquant les juifs, en dépit des traités signés après la guerre, et qui auraient dû leur garantir les mêmes droits qu'à tout citoyen de Pologne. Ils étaient juifs, seraient toujours considérés comme des ennemis, des profiteurs, des étrangers.

Soudain, brisant l'immense silence, le bourdonnement d'un moteur encore lointain les pétrifia. Tous s'accroupirent, se laissèrent glisser le long de la pente douce qui reliait le chemin à la rive du lac. Ils se faulèrent dans les roseaux, aussi loin du chemin qu'ils le purent. Des oiseaux effrayés firent claquer leurs ailes et s'envolèrent bruyamment. Accroupis dans la vase glacée, ils attendaient le moment où ils seraient découverts. Un camion, une dizaine d'individus à son bord, se dirigeait poussivement vers leur cachette. Des hommes armés, en uniforme brun, serrés les uns contre les autres occupaient les banquettes à l'arrière. Un ordre en polonais déchira le

silence. Le camion s'arrêta quelques mètres au-delà. Des soldats en jaillirent dans une confusion d'éclats de rire, de tapes amicales, se bousculant joyeusement. Henryk comprit que ces hommes faisaient partie des factions nationalistes qui écumaient la Pologne semant la terreur sur leur passage lors de pogroms contre les communautés juives. Là, ils ressemblaient plutôt à des gamins, s'interpellant, riant ensemble. Ils s'alignèrent bientôt, les uns à côté des autres au bord du lac. Des pensées affolées s'entrechoquaient dans la tête d'Henryk, figé par le froid et la peur. Quelle folie d'avoir quitté le village, la famille, et se retrouver, agenouillé ici, dans la boue, attendant, une probable exécution. Qui s'occuperait de sa femme et de sa fille s'il mourait dans cette glue noirâtre ?

Les miliciens se tenaient debout en bordure du lac, l'arme en bandoulière, statiques, plaisantant les uns avec les autres. Mais pourquoi s'étaient-ils arrêtés ?

Les chants interrompus des grenouilles avaient repris, de plus en plus fort, une cacophonie qui se mêlait au clapotis des urines projetées dans l'eau par les hommes en uniforme. Les miliciens, debout en une ligne joyeuse, s'étaient arrêtés pour cela ; se soulager, à quelques mètres de leur cachette dans les roseaux ! Quelle douloureuse ironie de risquer se faire prendre ainsi ; leur mort, la conséquence de vessies pleines ! Henryk contenait sa peur de toutes ses forces, s'interdisant le moindre mouvement. Un deuxième ordre fut enfin hurlé. Le camion repartit, les hommes en uniforme à son bord. Henryk et ses compagnons restèrent cachés bien après qu'ils eurent disparu, le cœur battant, la respiration haletante, honteux d'avoir eu peur. Tremblant de froid, ils regagnèrent le chemin, qui en une courbe douce, s'enfonça bientôt dans la pénombre d'un bois. Ils trouvèrent refuge dans une

clairière, où des arbres immenses élançaient leurs branches vertigineuses, se touchant, en ogives, au-dessus de leurs têtes. Une brise légère se leva, en anima les cimes qui effectuèrent de lents mouvements amples. Henryk leva la tête et écouta la respiration du vent ; elle remplit ses poumons, se propagea dans tout son être. Il inspira profondément, lui aussi un grand arbre agité par le vent. Puis, la brise s'arrêta. La lumière du jour qui naissait, descendit en cascade légère le long des troncs, ricocha en douceur sur le sol, allumant çà et là des éclats dorés. Un moment suspendu qui faisait croire que tout était possible. « Les gars, on s'arrête, histoire de récupérer, mais faut pas traîner. Ces chiens pourraient revenir. » Ce soir, ils seraient dans le train qui les mènerait vers la France. Plusieurs convois chaque jour quittaient la Pologne, et parmi les centaines d'ouvriers qui y monteraient, ils passeraient inaperçus.

Les compagnons installèrent au sol leurs paquetages, profitant de ce répit après la douleur du départ, la peur, tout à l'heure dans le marécage. Les cigarettes circulaient de l'un à l'autre, des conversations chuchotées s'entamaient. On distribuait du vin, on coupait des morceaux de pain. On se montrait des photos, on parlait de la famille, des projets qu'on mènerait dans un nouveau pays. Certains envisageaient de partir en Amérique, en Australie, où ils s'installeraient comme ébénistes, tailleurs, épiciers. Ils se sentaient déjà loin de cet endroit dans la forêt. Henryk pensa à sa femme, Agnieszka, qui devrait s'occuper seule de leur petite fille de trois ans, Kataryna, jusqu'à qu'elles puissent le rejoindre à Strasbourg.

Un tressaillement soudain des feuilles mortes qui jonchaient le sol, lui fit machinalement tourner la tête vers

les arbres derrière lui. Il balaya d'un regard inquiet le pourtour de la clairière et ne vit que l'effet du vent. « Il y a un village, pas très loin. Des volontaires pour aller chercher des vivres ? ». Henryk et un autre, plus jeune, Ber, levèrent la main. Ils trouveraient bien de ce gros pain rond à la farine de seigle, vendu dans les campagnes, peut-être aussi de la viande séchée. Ils se mirent en route, abandonnant le groupe dans la forêt.

Henryk, d'un naturel plutôt taiseux, laissait parler Ber. Celui-ci était intarissable sur son admiration pour l'Amérique, les possibilités de travail qui s'offriraient à lui là-bas, soit à New-York, Détroit ou bien Chicago. Tailleur en Pologne, son rêve était de diriger sa propre usine de textile, d'employer des dizaines de tailleurs et couturières, et bien sûr, devenir riche, très riche ! « Viens avec moi ! » dit-il à Henryk « On n'aura qu'à se baisser pour ramasser les dollars ! » Henryk ne pouvait que sourire face à l'enthousiasme de son jeune compatriote. Quant à lui, il ne désirait rien d'autre pour lui et sa famille qu'un endroit où ils n'auraient pas à vivre dans la crainte, où ils se sentiraient libres. La France incarnait cet idéal.

Au même moment, dans la clairière, un cliquetis métallique se fit entendre, suivi d'un mouvement furtif. Des hommes en uniforme brun se détachèrent de l'ombre, franchirent la barrière des arbres. Un chef fit un pas, l'arme au poing, suivi de ses hommes, qui encerclèrent les compagnons, les mirent en joue, leur intimèrent de se redresser.

« Debout, debout ! cria le chef. « Vos papiers, exigea-t-il. Et, dans ce pays, on parle le polonais. », aboya-t-il lorsque les compagnons se concertèrent en yiddish. Ils se redressèrent, mirent les mains sur la tête. Il s'ensuivit un flot d'invectives, d'ordres hurlés, de cris, de coups de

crosses, dans les reins, le dos.

« Nous n'avons pas nos papiers sur nous, dit l'un d'eux d'une voix hésitante. Nous sommes ici pour faire du bois, pour le chauffage, tenta-t-il d'expliquer.

- Vos outils, alors, réclama le chef. Montrez-les-moi !
- Mais Chef, nous récoltons du bois mort. Nous n'avons ni hache, ni scie. Nous ne faisons rien de mal », commença Chaim, un solide gaillard d'une quarantaine d'années,
- - Qui es-tu pour décider du bien et du mal ? Ici, c'est moi qui commande ! répliqua le chef. Pas les vermines de ton espèce. »

A ces mots, un de ses hommes jeta plusieurs pelles au sol et leur fit signe de les prendre.

« Au travail !, ordonna le chef.

- Chef, nous ne faisons rien de mal, s'exclama Chaim. Qu'avons-nous fait de mal, demanda-t-il encore.
- La ferme ! Ici, la justice, c'est nous ! persifla le chef. Prenez les pelles et creusez ! », ordonna-t-il.

Henryk et Ber revenaient du village, du pain dans leur besace, quelques tranches de bœuf séché, pressés d'en faire profiter leurs camarades, quand des coups de feu claquèrent au loin. « Cela vient de la clairière », dit Ber en hâtant le pas. Il leur restait un bon kilomètre à parcourir avant de pouvoir rejoindre leurs amis. « Qu'est-ce que ça signifie ? » Ils se mirent à courir, n'osant envisager ce qu'ils allaient découvrir. Les coups de feu étaient brefs, quasi simultanés. Ils distinguèrent les silhouettes de miliciens qui montaient la garde en bordure de la clairière. Craignant d'être repérés, ils se glissèrent dans un fourré à proximité, se frayant un passage dans les ronces de plus en plus denses, qui s'agrippaient à leurs vêtements, leur griffaient

le visage et les mains. Ils s'enfoncèrent dans le taillis jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus avancer.

Au bord d'une fosse peu profonde, des hommes armés s'activaient auprès de corps ensanglantés, recroquevillés sur eux-mêmes. Les hommes fouillaient les cadavres avachis au sol, retiraient l'argent des portefeuilles, arrachaient les alliances, les montres, avant de faire glisser les corps, de la pointe de leurs bottes, dans le trou fraîchement creusé. Ils avaient vidé les paquetages dont le contenu gisait à leurs pieds : des vêtements, des outils, étaient éparpillés au sol, des photos, des lettres, déchirées, amoncelées, prêtes à être brûlées, tout comme les papiers d'identité. Certains miliciens enfilant des vêtements, mimaient les derniers instants des hommes qu'ils venaient d'abattre : « Ayez pitié, épargnez-moi ! », puis s'affalaient par terre comme s'ils avaient reçu une balle dans la nuque, provoquant le rire des autres. Après avoir sommairement recouvert la fosse de branchages, ils célébraient maintenant leur butin, faisaient circuler les bouteilles de vodka. « Pologne Libre ! », hurlaient-ils. Titubant au bord de la fosse, ils tiraient des coups de feu en l'air, s'accrochaient les uns aux autres, tombaient, se relevaient en riant. Ils allumèrent un feu dans lequel ils jetèrent les paquetages et leur contenu afin d'effacer toute trace de l'exécution qui venait d'avoir lieu, gesticulant autour des flammes, tels des démons dansant après un sacrifice.

Henryk retint Ber prêt à bondir vers les dépouilles de ses camarades. Il le maintint dans le fourré où ils s'étaient réfugiés. « Il n'y a rien que nous puissions faire, lui siffla-t-il. Ne bouge pas ou nous allons mourir, nous aussi ! » Ils parvinrent à s'enfoncer davantage dans le taillis, se terrèrent.

En fin d'après-midi, les miliciens, se décidèrent à quitter les lieux. Ils grimpèrent dans leur camion, disparurent. Dans la clairière, un silence lourd peinait à s'installer. Une fumée noirâtre continuait de s'échapper du feu qui ne s'éteignait pas. Henryk et Ber ne se décidaient pas à quitter le taillis, à regagner la fosse où gisaient leurs camarades. Ils n'en sortirent, leurs mains, leurs visages portant la griffure des ronces, qu'à l'arrivée des gens du village qui voyant passer le camion des miliciens avaient compris le drame qui s'était joué dans la forêt. Les corps furent enveloppés dans des draps et descendus au village dans une charrette. « A quoi ça sert de vivre comme ça ? D'ailleurs, à quoi ça sert de vivre tout court, si c'est pour se cacher tout le temps ? Ça te plait à toi d'être un moins que rien ? Si le choix c'est survivre ou mourir, tu prends quoi ?, confia soudain Henryk à Ber. Je rentre au village. Le rêve s'arrête ici. »

« C'est ça que tu vas dire à ta fille ? » lui demanda Ber. Et les camarades, ils sont morts pour rien ? Alors, toi, tu as eu un sursis, et maintenant, tu baisses les bras ? Ce soir, on prend le train, on quitte la Pologne, c'est tout. »

Le parvis de la gare de Poznan regorge de monde. Un flot incessant de tramways dévide ses passagers pliés sous le poids de leurs baluchons, trainant leurs valises. Des charrettes déversent des dizaines de voyageurs qui, déjà, paraissent fourbus avant même leur départ pour l'étranger. Les sabots des chevaux, les cloches des tramways, le sifflement des locomotives, tous ces gens qui interpellent, cherchent des renseignements, veulent être sûrs des horaires, du numéro de quais. Le vacarme est immense. Naviguant dans la cohue, Henryk et Ber se dirigent vers le hall de gare, se glissent vers les quais, longent les rails qui s'élancent vers l'inconnu. Tout à

l'heure, avant que le train ne prenne de la vitesse, profitant du soir qui tombe, ils sauteront sur le marchepied, se fonderont dans la masse des voyageurs, poseront à leurs pieds leurs maigres bagages, et, plus silencieux, plus invisibles encore que des ombres, ballottés par les secousses du train, poursuivront la folie de leurs destins.

**Ghislaine Alcaraz**

\* \* \*

# **Joséphine Capitaine, grandeur et misère d'une femme ordinaire**

## ***Résumé du roman en chantier :***

*La vie misérable et la mort d'une femme ordinaire, Joséphine Capitaine (1891-1956), grand-mère de la narratrice.*

## ***Déroulé :***

*Les premières années en Bretagne (chapitre 2) - Les années de jeunesse à Paris (chap.3) - Mariage et naissance du premier enfant, handicapé (chap.4) - Guerre, veuvage, naissance de mon père, mort de l'aîné (chap.5) - Second mariage, années paisibles (chap.6) - Second veuvage, la guerre (chap.7) - Les années d'après-guerre (chap.8) – Mort de Joséphine Capitaine (chap.9)*

\*

La rue de Thorigny, dans le troisième arrondissement de Paris, est longue de cent quatre-vingts mètres et large d'environ huit mètres. Située en plein cœur du Marais, elle est bordée de belles maisons construites pour la plupart au XVII<sup>ème</sup> siècle. Y habita jadis Madame de Sévigné.

Le passant qui l'arpente aujourd'hui peut admirer les immeubles cossus aux façades claires, les larges portes cochères. Nombreux sont les touristes qui l'empruntent pour rejoindre, à une extrémité, l'Hôtel Salé qui abrite le Musée Picasso.

Je me souviens, dans les années cinquante, au siècle dernier, d'une rue sombre, plutôt sale, triste, aux immeubles noircis, mal entretenus, aux trottoirs défoncés. On entrait au 18, par une porte plutôt étroite comparée à

celles des immeubles voisins, on traversait un grand hall qui débouchait sur une cour pavée, qu'on traversait pour aboutir dans un second immeuble, on gravissait les marches irrégulières de l'escalier qui montait jusqu'au quatrième étage, le dernier, avant d'accéder à l'appartement où logeait habituellement ma marraine, qui était aussi la tante de mon père, la sœur de sa mère. Un appartement constitué de deux pièces de taille moyenne, une petite cuisine. Les WC sur le palier.

Là, en 1919, au printemps, quelques mois après la fin de la Grande Guerre, a eu lieu un événement dont le caractère héroïque a longtemps intrigué la petite fille qui en entendit le récit.

A l'époque, pour une raison que j'ignore, (peut-être y était-elle venue en l'absence de sa sœur, car elle logeait dans un autre arrondissement, plus excentré) s'y trouvait ma grand-mère, Joséphine. Elle était seule avec son jeune enfant âgé de quatre ans, mon père. D'après les photos que je possède, c'était une jeune femme au physique agréable, sur le visage de laquelle les morsures du malheur n'avaient pas encore laissé de traces. Grands yeux clairs au regard sévère, cheveux coupés court, à la garçonne, lèvres minces, silhouette menue.

L'hiver avait été long et froid dans les appartements mal chauffés. Avril était enfin arrivé, les jours avaient rallongé. Ce dimanche-là, le ciel s'était éclairci. Au-dessus des toits, on pouvait voir des petits nuages blancs et légers, annonciateurs d'une belle journée. Elle avait ouvert en grand les fenêtres afin de laisser entrer la douceur de l'air dans l'appartement. Elle songeait qu'elle pourrait peut-être aller se promener l'après-midi avec son enfant du côté de la Seine...

Sur le fourneau, elle a mis à chauffer une grande casserole d'eau emplies de pommes de terre qu'elle préparera pour le déjeuner. L'enfant surveille sa mère, attentif au moindre de ses gestes, tout en jouant avec quelques soldats de plomb.

Joséphine sort sur le palier afin de chercher un balai. Soudain un coup de vent, la porte claque. Le petit garçon resté dans la cuisine et se voyant seul, effrayé, se met à pleurer. Joséphine tente d'ouvrir la porte, à grands coups d'épaule, puis de pied. Celle-ci résiste. Paul hurle. Affolée, elle appelle les voisins. Personne dans l'immeuble ne réagit, à l'exception de sa voisine immédiate qui ouvre sa porte, curieuse. Joséphine lui explique la situation d'une voix éperdue : l'enfant en danger, la fenêtre ouverte, l'eau bouillante sur le feu. Elle aperçoit la fenêtre de la cuisine de Madame Péchu qui se trouve à quelques mètres de la sienne. Elle se précipite, l'ouvre, enjambe le garde-corps, et suspendue au-dessus du vide, les pieds posés sur une mince corniche qui longe la façade, à plus de douze mètres du sol. Le corps collé au mur, évitant de regarder vers le bas, poussée par une force surhumaine, centimètre par centimètre, elle franchit la distance qui la sépare de l'enfant qui hurle toujours. Joséphine parvient au but, voit petit Paul, le visage déformé par la détresse. Elle saute enfin dans la pièce, serre l'enfant dans ses bras. Elle s'assied, le tenant toujours contre elle ; elle se sent vidée, étourdie, épuisée. Ils sont saufs !

Joséphine, ma grand-mère, avait alors vingt-huit ans. Il lui restait trente-sept années à vivre...

**M.R.**

\* \* \* \* \*